

FOI ET INCRÉDULITÉ.

Une demi-douzaine d'ouvriers réunis devant la porte de leur atelier prenaient quelques instants de repos après leur repas du matin ; tous étaient attentifs au récit animé d'une grande victoire remportée en Allemagne par l'empereur Napoléon. L'orateur ne tarissait pas en éloges sur celui qu'il appelait *le petit caporal*, et il racontait chacune de ses actions avec tant de détails, que ceux qui l'écoutaient se crurent un moment spectateurs du combat. C'est au plus animé de cette intéressante histoire, qu'un colporteur de livres religieux, la balle sur le dos et une Bible à la main, aborda ainsi le groupe de ces jeunes gens : Voulez-vous acheter la Parole de Dieu ?

— Laisse-nous tranquilles avec ta Parole de Dieu, répondit le narrateur vexé d'avoir été interrompu ; laisse-nous tranquilles : c'est bon pour les femmes et les enfants ; mais un homme qui a un peu de bon sens ne s'y laisse pas prendre. J'ai lu trois gros volumes de Voltaire, moi ; c'est celui-là qui en savait long ! Eh bien ! il se moquait de la Bible aussi bien que moi ; il était philosophe, et il avait raison ! N'est-ce pas, mes amis, qu'il faut être philosophe ? dit-il, en s'adressant à ses camarades ; et comme aucun d'eux ne répondait rien, il

se retourna vers le colporteur et lui dit d'un ton d'assurance : Pour moi, je suis philosophe et je ne crois à rien du tout.

— C'est tout comme dans mon pays, répondit celui-ci ; chez nous les bêtes ne croient à rien du tout !

Pour le coup , toute la société rompit le silence par un éclat de rire.

— Eh bien ! Pierre, il t'a touché, dit un ouvrier ; voyons, toi qui es philosophe, réponds-lui donc un peu.

Pierre un peu confus, se gratta l'oreille un moment ; cependant il se remit, et alors commença entre lui et le colporteur la discussion suivante :

Pierre : Si j'avais là mes trois gros volumes de Voltaire, je vous prouverais clair comme le jour que votre Bible n'est qu'un livre de fables. Mais je veux me contenter de vous faire quelques questions, et je vous défie d'y répondre. Messieurs, vous serez juges, écoutez ! et vous, marchand, commençons : faites-moi d'abord le plaisir de me prouver qu'il y a un Dieu ; car, voyez-vous, je ne suis pas de ces niais qui croient tout sur parole ; moi, je ne crois que ce que je vois. Voyons, faites-moi voir le bon Dieu.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt ans.

— Quand s'est passé le fameux combat dont vous parliez tout-à-l'heure ?

— Le 2 décembre 1805.

— Êtes-vous allé en Allemagne ?

— Non.

— Avez-vous vu Napoléon ?

— Non.

— Avez-vous vu l'armée dont vous parliez il y a un instant ?

— Non.

— Avez-vous été témoin du combat ?

— Non.

— Alors il faut que vous soyez un grand niais, car vous racontiez là une anecdote qui a eu lieu dix ans avant que vous fussiez au monde; entre deux armées dont vous ne connaissez pas un soldat; dans un pays que vous n'avez jamais visité; et vous, qui ne croyez que ce que vous voyez, vous ne devez pas croire à la bataille d'Austerlitz, car vous ne l'avez pas vue! Bien plus, moi je vous dis que Napoléon n'a jamais existé.

— Oh! c'est un peu fort.

— L'avez-vous vu?

— Non.

— Eh bien! vous ne devez pas y croire.

— Mais moi, je vous dis que je veux y croire, parce qu'il est aussi certain que Napoléon a existé, qu'il est certain que le soleil existe; si je ne l'ai pas vu, d'autres qui l'ont vu m'en ont parlé, et ces hommes sont dignes de foi.

— Il paraît que vous croyez autre chose que ce que vous avez vu; car vous croyez aussi sur parole des hommes dignes de foi, qui ont vu pour vous.

— Oui; mais les hommes qui ont vu Napoléon, je les connais, je les ai vus, ils sont vivants; notre bourgeois, par exemple, lui, il l'a vu en Italie, et je connais notre bourgeois; ainsi, il faut, pour que je croie, que j'aie vu au moins les personnes qui ont vu les évènements.

— Nous allons en juger : Avez-vous vu Voltaire, votre auteur favori?

— Non.

— Connaissez-vous quelqu'un qui l'ait vu?

— Non.

— Eh bien! je vous dis que Voltaire n'a jamais existé!

— Oh! quelle bêtise! Voltaire n'a jamais existé! je vais vous chercher son livre. Tenez, le voilà, lisez : *Dictionnaire philosophique, par M. de Voltaire.* Ce livre

ne s'est pas fait tout seul ! il faut donc que Voltaire l'ait composé. D'ailleurs, quoique Voltaire soit mort, et ceux qui l'ont vu aussi, tout le monde est d'accord là-dessus. Voltaire a existé, et, je vous le répète, l'existence de cet ouvrage est la preuve de l'existence de Voltaire.

— Maintenant, il paraît que vous croyez, non-seulement d'après vos yeux, non-seulement d'après le témoignage de vos amis, mais aussi d'après le témoignage des livres.

— C'est vrai ; mais enfin, que voulez-vous conclure ; car tout cela ne prouve pas que la Bible soit la Parole de Dieu, comme vous l'appellez ?

— Non ; mais cela prouve au moins que tout homme de bon sens ne peut pas se refuser à croire ce qui est clairement prouvé par le témoignage de l'histoire ; car l'histoire n'est autre chose que le témoignage des hommes et des livres ; et comme l'histoire prouve que Jésus-Christ a vécu, que les apôtres ont existé, qu'ils ont écrit le Nouveau Testament, nous devons regarder ces faits comme aussi vrais, aussi certains que si nous les avions vus de nos propres yeux.

— Je vous accorde tout cela ; mais reste à savoir si l'histoire prouve tout cela : moi qui ai lu tant d'histoires, je n'y ai jamais vu ces preuves.

— Et si vous les aviez vues, les croiriez-vous ?

— Oui, si elles étaient reconnues par tout le monde, comme l'existence de Voltaire.

— Eh bien ! je vais vous les montrer. Tenez, regardez devant le magasin du libraire qui est en face de vous ; prenez ce volume intitulé *Annales de Tacite*, c'est un auteur qui vivait il y a dix-huit cents ans ; ouvrez au livre XV, chapitre 44, ici, à gauche ; que lisez-vous ?

Pierre prit le volume placé dans l'étalage du libraire, et lut : « Néron fit mourir par les plus cruels supplices » des hommes nommés vulgairement *Chrétiens*. Christ,

» de qui vient leur nom, avait été mis à mort sous le
» règne de Tibère, par l'intendant Ponce Pilate. » Oui ;
mais votre Tacite est peut-être un chrétien, et un chré-
tien peut bien dire un mensonge pour faire croire que
Jésus-Christ a existé.

— C'est précisément le contraire : Tacite n'était pas
chrétien ; il était païen, et grand ennemi du Christia-
nisme, comme il le montre ailleurs. Ainsi, d'après vous-
même, si l'on peut suspecter le témoignage d'un chrétien
dans cette matière, vous ne suspecterez pas celui d'un
auteur païen comme Tacite.

— Soit ; mais un témoignage ne suffit pas.

— C'est juste, tenez, en voici précisément un autre ;
prenez le volume à côté du premier : il est de Suéton ;
lisez ce passage.

— Voyons : « L'empereur Claude bannit de Rome les
» Juifs qui avaient pour chef Christ. »

— Voulez-vous d'autres témoignages encore moins
suspects, le témoignage d'hommes appartenant à la
nation qui a elle-même mis à mort Jésus-Christ, et qui
aurait tout intérêt à démentir les faits, si on l'accusait
faussement de cet assassinat ? Procurez-vous les auteurs
juifs de cette époque, et vous y verrez qu'on y parle de
Jésus-Christ comme de *l'homme qui a été crucifié*. Vous
voyez que je ne vous cite pas des écrivains chrétiens ; ce
sont des païens, ce sont des juifs, ce sont des ennemis du
Christianisme, qui eux-mêmes reconnaissent l'existence de
Jésus-Christ et la réalité des principaux faits de son histoire.

— Je veux vous accorder ce qui, après tout, me paraît
assez probable, que Jésus-Christ ait existé, que son his-
toire soit à peu près vraie. Mais comment puis-je savoir
que son histoire est bien celle écrite là, dans ce Nouveau
Testament que vous voulez nous vendre ? Qui me dit que
ce livre n'a pas été fabriqué par les hommes, il y a peu
de temps ?

— Alors quand aurait été fabriqué ce livre ?

— Que sais-je, moi ? il y a peut-être 30 ou 40 ans.

— Non, car votre ami Voltaire, qui est mort depuis 50 ans, en parle : donc le Nouveau Testament existait de son temps.

— Eh bien ! c'est peut-être 30 ans ou 40 ans avant Voltaire.

— Oh ! pour ça, c'est faux, interrompit un des jeunes gens qui écoutaient, car j'ai vu chez ma grand'mère, qui était janséniste, une grosse Bible commentée par Jansénius, qui avait été imprimée en 1640 ; il y a des lettres toutes rouges.

— Eh bien ! c'est peut-être quelques années avant ton Jansénius ; mais la Bible ne remonte pas à plus de 200 ans.

— Tu parles sans savoir, interrompit un Allemand ; car moi, je suis luthérien ; et Luther, qui vivait il y a 300 ans, a traduit la Bible en allemand ; c'est si vrai, que c'est en s'appuyant sur la Bible qu'il a fait la Réformation dans mon pays et qu'il a combattu le pape.

— Eh bien ! va pour 300 ans ! ce n'est pas encore bien vieux.

— Pardon, mais vous vous trompez encore ; et en voici la preuve : avez-vous remarqué sur la façade de l'Eglise de votre paroisse un livre gravé sur la pierre, sur lequel on lit ces mots : *Biblia sacra*.

— Oui.

— Et combien y a-t-il de temps que votre Eglise est construite ?

— Je ne sais pas ; mais, à coup sûr, elle est fameusement vieille ; elle tombe en ruines ; c'est tout gothique ; et notre curé dit qu'elle a été faite du temps du roi Dagobert.

— Dagobert régnait il y a 1200 ans ; donc votre Eglise construite il y a 1200 ans prouve que la Bible est au

moins aussi vieille que cet édifice, car celui qui l'a gravée sur la pierre, la connaissait, je pense ?

— Mais enfin, que la Bible ait été écrite il y a 1200 ans, cela ne remonte pas à Jésus-Christ, car nous sommes au XIX^e siècle.

— Un moment. J'ai entendu dire par un savant qui arrivait de Rome, qu'il avait vu dans la bibliothèque du pape un vieux manuscrit de la Bible, écrit dans le II^e siècle; et enfin les auteurs juifs et païens dont je vous ai parlé sont du premier.

— Eh bien! je ne veux pas être chicaneur; je vous accorde que votre Bible a été écrite à l'époque que vous voudrez; qu'est-ce que cela prouve ?

— Si nous retrouvons des traces de l'existence de cette Bible dans tous les âges, en remontant jusqu'au temps des Apôtres, cela prouve qu'elle a été écrite du temps des Apôtres, par les Apôtres, car, sans cela, ceux-ci se seraient plaints si on avait fait circuler de faux écrits sous leurs noms; ils auraient à leur tour démasqué cette imposture; et toutes les Eglises d'Asie, d'Europe, auraient alors repoussé ce Nouveau Testament. Ils ne l'ont pas fait; c'est que les Apôtres reconnaissent le Nouveau Testament pour leur ouvrage; cela prouve que les faits historiques du Nouveau Testament sont vrais, car s'ils ne l'étaient pas, comme ils ont été écrits lorsque les Juifs et les païens ennemis du Christianisme étaient les maîtres, ces païens et ces Juifs auraient dévoilé la fausseté de ces écrits; ils auraient eux-mêmes écrit d'autres livres pour démontrer la fausseté du Nouveau Testament, où ils sont accusés eux-mêmes de plusieurs mauvaises actions; mais ces Juifs et ces païens, loin de nier les faits historiques du Nouveau Testament, les avouent; ils en parlent comme d'une chose connue de tout le monde. Cela prouve même que les miracles de Jésus-Christ, et en particulier sa résurrection, sont bien réels, car

le Nouveau Testament en parle comme de choses avérées pour tout le peuple, et les ennemis du Christianisme, qui vivaient alors, les ont eux-mêmes reconnus pour vrais; seulement pour se justifier de ne pas embrasser le Christianisme, ils disaient que Jésus-Christ avait fait ces miracles par la magie; mais vous, qui vivez dans un siècle éclairé, vous, qui êtes philosophe, vous devez savoir que personne ne croit plus aujourd'hui à la magie blanche ou noire. Il reste donc avéré pour tous, amis et ennemis, Juifs et païens, que les miracles de Jésus-Christ ont eu lieu; et, par conséquent, que Jésus-Christ est bien, comme il le dit, le Fils de Dieu.

— Oh! pour les miracles, un moment, c'est autre chose! moi, je ne crois pas aux miracles; j'admets que la Bible est ancienne, que les Apôtres ont écrit le Nouveau Testament, que Jésus-Christ a existé; ce qui, après tout, me paraît assez probable, car tous les chrétiens qui existent aujourd'hui dans le monde ont bien commencé à exister pour quelque raison. Les premières Eglises n'ont pas poussé comme un champignon dans une nuit; et puisqu'il a fallu une cause au commencement du christianisme, cette cause peut bien être Christ; mais cela ne prouve pas que les miracles dont parle le Nouveau Testament aient eu lieu; peut-être Jésus-Christ a-t-il établi sa religion comme Mahomet a établi la sienne.

— Bien! mais remarquez que vous avez dit : *peut-être*; et vous ne l'avez pas prouvé; or, si vous voulez m'écouter, je vous montrerai, j'espère, qu'il n'en est pas ainsi; puisque vous avez parlé de Mahomet, je veux répondre à son sujet : ensuite, nous en viendrons aux miracles; et pour vous prouver leur réalité, je m'engage à vous en montrer plusieurs qui s'accomplissent *clairement aujourd'hui sous vos yeux*.

— Ah! par exemple, je serais curieux de voir ça.

— Vous le verrez; mais parlons d'abord de Mahomet.

Savez-vous qui était Mahomet, et quels moyens il employa pour se faire passer pour prophète ?

— J'ai entendu dire que c'était un intrigant qui, peu à peu, était parvenu à lever une petite armée; et que, par de belles promesses de fortune, de places, il gagnait ses soldats à sa cause.

— Eh bien ! si Mahomet promettait des richesses, des honneurs à ses soldats, écoutez ce que Jésus-Christ promet à ses apôtres : « S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi; ils vous chasseront des synagogues; » même le temps vient que quiconque vous fera mourir » croira servir Dieu. Les hommes vous haïront et vous » diront des outrages. » Connaissez-vous encore quelques autres moyens employés par Mahomet pour se soumettre les peuples ?

— Un moyen tout naturel, c'était de leur faire la guerre; ceux qui se soumettaient, il les récompensait; ceux qui ne voulaient pas céder, il leur tranchait la tête.

— Bien ! Et quelle armée avait Jésus-Christ ?

— Aucune ! à moins que vous appeliez armée douze pauvres disciples qui se sauvèrent devant les bâtons de quelques sergents venant arrêter leur maître.

— Et savez-vous ce que Jésus mettait à la place du sabre de Mahomet pour persuader le peuple ?

— Non.

— Écoutez-le donc; voici les ordres qu'il donne à ses disciples : « Prêchez en disant : Le royaume des cieux est » proche. Guérissez les malades; ressuscitez les morts; » vous l'avez reçu gratuitement, donnez-le gratuitement; » mais lorsque quelqu'un ne vous recevra point et ne » vous écouterait point, partez de cette maison ou de cette » ville, et secouez simplement la poussière de vos pieds » en témoignage contre elle. » Que promettait Mahomet dans le paradis ?

— Des femmes belles et nombreuses.

— Et qu'y promet Jésus?

— Tout autre chose. Je crois avoir lu dans l'Apocalypse que les Saints n'ont d'autre plaisir que de voir Dieu et de chanter ses louanges.

— Maintenant, de bonne foi, peut-on comparer Jésus-Christ à Mahomet? l'établissement du christianisme avec l'établissement de la religion du Coran? Mahomet a une armée; Jésus-Christ a douze ouvriers pour apôtres; Mahomet promet des richesses, Jésus-Christ des persécutions; Mahomet persuade à coups de sabre, Jésus-Christ avec de simples paroles; Mahomet flatte l'amour des voluptés et offre dans le ciel les grossiers plaisirs de la terre, Jésus ne promet qu'une pure contemplation de la Divinité. De bonne foi, de ces moyens, lesquels vous semblent plus propres à gagner les hommes toujours avides de richesses, de plaisirs et redoutant les souffrances? Si les moyens employés par Mahomet étaient propres à lui gagner des partisans, ceux de Jésus-Christ n'étaient-ils pas de nature à les éloigner de lui? Et si malgré tous ces désavantages de pauvreté, de souffrance, d'austérité, le christianisme a cependant fait des progrès tels, que trente ans après son établissement, les auteurs païens furent obligés d'avouer qu'il prenait vigueur, non-seulement en Palestine, mais aussi à Rome; n'est-ce pas une preuve que ce christianisme était soutenu par une autre puissance que par celle de l'homme, et que s'il n'avait pas le glaive de Mahomet pour lui, il avait la protection de Dieu? que s'il n'y avait pas là l'attrait des richesses dans ce monde et des plaisirs charnels dans l'autre, il y avait l'influence secrète du Saint-Esprit soutenant les chrétiens?

— Laissons toute comparaison, interrompit Pierre, regrettant d'avoir mis sur le tapis le nom de Mahomet; laissons toute comparaison. Mais, continua-t-il, poussé par cette fausse honte qui nous défend toujours de nous avouer vaincus, Jésus-Christ ne peut-il pas avoir été

conduit à établir sa religion dans quelque vue intéressée ?

— Dans quelle vue ?

— Que sais-je, moi ! peut-être pour s'enrichir.

— Mais il a toujours été pauvre ; et c'est précisément pour sa pauvreté que les Juifs le repoussèrent.

— Peut-être pour se faire chef de parti, prince, roi ?

— Mais il a dit : « Mon règne n'est pas de ce monde ; » et quand cinq mille hommes ont voulu le faire roi, il s'est enfui du milieu d'eux pour faire échouer leur projet !

— Alors, s'il ne voulait ni argent ni puissance, peut-être voulait-il tout simplement se faire un nom ; il y a tant d'hommes qui, pour faire parler d'eux, iraient jusqu'au bout du monde !

— Bien ; mais croyez-vous que les hommes soient assez fous pour se faire pendre afin de se faire un nom ?

— Je ne le pense pas.

— Eh bien ! d'après vous, c'est ce que Jésus aurait fait. Le gros bon sens ne dit-il pas que lorsque Jésus se vit devant le tribunal des Juifs demandant sa mort, s'il eût été un imposteur, il aurait mieux aimé se rétracter et conserver sa vie que de mourir misérablement sur une croix, supplice honteux réservé aux esclaves et aux assassins, moqué de tout un peuple, insulté par des soldats, souffleté par des valets, lui qui, dites-vous, cherchait la gloire ? Le bon sens ne dit-il pas aussi que les Juifs n'auraient pas mieux demandé qu'une rétractation de Jésus qui suffisait pour le discréditer aux yeux du peuple, et qui leur épargnait ainsi un crime inutile ?

— Oui, mais peut-être ne pensait-il pas que tout cela se terminerait ainsi, et s'il avait prévu sa mort...

— Il l'avait si bien prévue, qu'il l'avait prédite, en ces mots : « Le Fils de l'Homme sera livré aux gentils ; il sera moqué, injurié ; on lui crachera au visage, et ils le feront mourir. »

— Eh bien ! en admettant tout ce que vous voudrez sur Jésus-Christ ; en admettant qu'il fut sincère et dévoué, qui me prouve que ses apôtres le furent aussi, et qu'eux n'avaient pas des motifs intéressés pour continuer l'œuvre de leur Maître ?

— Je vous prie de remarquer qu'en admettant la sincérité et le dévouement de Jésus, vous admettez tout, car dès lors vous reconnaissez qu'il a dit vrai, quand il a prétendu que c'était du ciel qu'il tenait le pouvoir de faire des miracles, et qu'il s'est dit le Fils de Dieu. Mais n'importe ; je veux bien répondre à votre seconde objection, et je le ferai en peu de mots. Les apôtres n'avaient aucune vue de fortune ni de gloire, en soutenant la réalité des prodiges opérés sous leurs yeux par Jésus-Christ ; et la preuve en est, qu'ils furent tous et toujours misérables, travaillant de leurs mains pour vivre, méprisés des hommes, chassés des synagogues, battus de verges, jetés en prison, lapidés, décapités, brûlés. Non, ce n'est pas pour obtenir de tels biens que les hommes ont coutume de soutenir une imposture.

— Cela prouve seulement que vos apôtres s'étaient trompés, et que là où ils cherchaient la fortune et les honneurs, ils n'ont trouvé que la misère et le mépris.

— Mais s'ils s'étaient trompés d'abord, comment n'ont-ils pas reconnu leur erreur plus tard ? Quand ils ont vu que personne ne leur donnait rien, ne devaient-ils pas comprendre qu'ils ne feraient pas fortune ? Quand ils ont vu qu'on les emprisonnait, les fouettait publiquement, ils devaient bien sentir qu'il n'y avait là rien de bien honorable ; pourquoi ne se sont-ils pas alors retirés ? Tenez ! voyez nos saints-simoniens qui, il y a quelques années, attendaient de leurs prédications, fortune, honneurs, plaisirs ; quand ils ont vu que le peuple se moquait d'eux, qu'on les faisait comparaître devant les tribunaux, que les enfants leur jetaient des pierres dans les rues, que le

monde les oubliait, ont-ils continué? n'ont-ils pas eu, au contraire, l'esprit de s'aller cacher chez les Turcs, en disant que leur temps n'était pas encore venu? Mais les apôtres, loin de là, criaient toujours : Jésus est ressuscité! On leur répond par des menaces; ils crient encore : Jésus est ressuscité! On leur répond par des coups de verges; ils crient encore : Jésus est ressuscité! On leur répond en les jetant dans des cachots; ils crient encore : Jésus est ressuscité! On leur répond en ameutant contre eux la populace; n'était-ce pas le moment de se retirer et de se taire? Eh bien! non! ils crient encore : Jésus est ressuscité! Cette fois on les torture, les brûle, les lapide; et au milieu des tortures, sur des bûchers, sous la grêle de pierres meurtrières, ils crient encore : Jésus est ressuscité! Qu'est-ce que cela prouve? Cela prouve que Jésus était réellement ressuscité, qu'il était vraiment le Fils de Dieu, et que sa religion était la vérité. Il faut être ou bien enfiévré, ou bien aveugle, pour ne pas se rendre à une telle évidence

— Un moment, dit Pierre; vous m'avez dit que vous me feriez voir un miracle, s'accomplissant de nos jours, sous nos yeux; j'ai donc le droit de vous le demander avant de me rendre; c'est ici que je vous attends!

— Remarquez d'abord que vous faites comme la plupart des incrédules; vous discutez, non pour trouver le vrai, mais pour paraître avoir raison; car si vous êtes de bonne foi, vous avouerez que vous êtes déjà ébranlé, et qu'intérieurement vous vous êtes dit que cette religion, que vous regardiez comme une erreur, pourrait bien être la vérité. Eh bien! malgré cette découverte de votre part, découverte qui devrait vous faire tressaillir de joie, puisqu'elle vous ouvre une porte sur la vie éternelle! malgré cette découverte, vous aimez mieux tenir bon, disputer, vous tromper vous-même, s'il le faut, pourvu que vous paraissiez l'avoir emporté!

— Il ne s'agit pas de cela, interrompit Pierre ; vous voulez maintenant détourner la conversation ; mais halte-là ! vous m'avez promis un miracle ; voyons votre miracle.

— Soit. Pensez-vous qu'un homme puisse prévoir aujourd'hui ce qui arrivera dans cinq cents ans d'ici ?

— Non.

— Et s'il le faisait ?

— Ce serait un miracle.

— Et si, au lieu d'un seul événement, il en prédisait deux, quatre, dix ?

— Ce seraient autant de miracles.

— Bien. C'est précisément ce que Jésus a fait, et vous allez le voir. D'abord voici une Bible ; vous êtes convenu qu'elle était écrite il y a au moins dix-huit cents ans ; si donc ce livre a prédit ce qui est arrivé cinq cents ans plus tard, mille ans plus tard, ou ce qui arrive de nos jours, ce seront bien des miracles ?

— Sans doute ; mais reste à savoir s'il l'a fait.

— C'est juste ; sachez-le donc ; pour cela, lisez aux pages que je vous montrerai dans cette Bible, et comparez ces prédictions aux événements de nos jours.

Le colporteur feuilleta quelques instants sa Bible, trouva bientôt quelques passages, et les montra successivement à Pierre, en lui disant : Voyez, ici, une épître de saint Paul dit : « Une partie d'Israël est tombée dans l'en- » durcissement jusqu'à ce que toute la multitude des » Gentils soit entrée dans l'Eglise, » Et aujourd'hui, vous voyez, en effet, les Juifs refuser obstinément de reconnaître Jésus-Christ pour le Messie, tandis que les païens le reçoivent comme leur Sauveur.

Lisez encore ici ; l'Évangile, en parlant des nations païennes, dit : « Il en viendra d'Orient et d'Occident, du » Septentrion et du Midi, qui entreront dans le royaume » de Dieu. » Et, en effet, aujourd'hui nos missionnaires

amènent au royaume de Dieu les païens, depuis la baie d'Hudson jusqu'à la Nouvelle-Hollande, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'à la Tartarie.

Lisez ici ; la Bible dit : « Je ferai courir la maison d'Israël parmi les nations sans qu'il en tombe un seul grain. » Et, en effet, aujourd'hui il n'y a pas un seul peuple sur la surface de la terre, peut-être pas une seule ville en Europe, qui ne renferme quelques Juifs dans son sein ; et tandis que les peuplades du Nord qui, dans les siècles passés, sont venues se répandre en Europe, se sont mêlées, confondues avec les habitants de nos contrées, en sorte qu'il serait impossible aujourd'hui de les distinguer, les Juifs sont restés au milieu des nations un peuple à part ; il semble qu'il soit écrit sur le front des Israélites : *voilà un Juif !* Aussi, la Bible avait-elle dit : « *Ils courront parmi les nations SANS QU'IL S'EN PERDE UN* » GRAIN ! »

Lisez encore ici ; Jésus dit : « Jérusalem sera foulée » aux pieds par les nations. » Depuis des siècles, et de nos jours encore, Jérusalem est au pouvoir des musulmans.

Lisez ici ; Jésus dit : « Il s'élèvera de faux christ. » Et, en effet, on a vu au milieu des Juifs, dans l'empire ottoman, en un seul siècle, quatorze faux christes s'élever.

Lisez ici ; Jésus dit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront jamais. » Et, en effet, aujourd'hui la parole de Jésus-Christ est répandue sur tous les points du globe.

Lisez encore ici ; Jésus dit : « Cet Evangile du royaume sera prêché sur toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations. » Et, en effet, aujourd'hui, cet Evangile a été prêché dans les quatre parties du monde : 250 millions d'hommes portent le nom de chrétiens.

Mais, en vérité, je me lasse de citer. Ces prédictions

sont-elles claires ? se sont-elles accomplies ? Avez-vous, oui ou non, lu la Bible qui les prononce ? Et voyez-vous aujourd'hui, oui ou non, les événements qui les vérifient ? Qu'avez-vous à répondre ?

— Je vous répète que si j'avais là mes trois volumes de Voltaire, je vous battrais facilement ; mais moi , je n'ai pas fait des études ; je ne suis pas un savant ; ça n'empêche pas que je suis philosophe ; et si tout le monde était philosophe, tout en irait bien mieux.

— Mais enfin, qu'entendez-vous par philosophe ?

— Philosophe, philosophe... c'est tout simple, c'est comme qui dirait Voltaire, Rousseau.

— Et vous pensez que de tels hommes contribueraient beaucoup à faire le bonheur du genre humain ?

— Sans doute.

— Eh bien ! jugeons de ce qu'ils feraient par ce qu'ils ont déjà fait, et voyons de quoi ils sont capables. Avez-vous entendu parler de Socrate ?

— Oh oui ! c'est celui-là qui était un fameux philosophe des autrefois ! J'ai aussi entendu parler de Caton, d'Aristote et de beaucoup d'autres.

— Tous ces philosophes vivaient avant la venue de Jésus-Christ. Dites-moi donc, quel bien ont-ils fait dans ce temps-là pour l'humanité ?

— D'abord, je sais que dans ce temps-là les hommes étaient libres, car les Romains et les Grecs étaient tous républicains.

Les hommes de ce temps-là étaient si peu libres, qu'à Rome même, sur trois habitants il y avait deux esclaves, et que ces esclaves étaient traités comme des bêtes de somme ; on s'en servait comme d'un cheval, comme d'un chien ; plus d'un seigneur romain en avait un enchaîné à la porte de sa maison pour en garder l'entrée, comme on ferait aujourd'hui de nos dogues de basses-cours. Comment se fait-il donc que tous ces philosophes de l'antiquité, si

capables de travailler au bien de l'humanité, ne travaillèrent pas à détruire une telle monstruosité ?

— Mais il paraît bien qu'ils s'en sont occupés, puisqu'aujourd'hui cet esclavage n'existe plus parmi nous.

— C'est ce qui vous trompe ; ce n'est que lorsque le Christianisme s'est montré que l'esclavage a disparu ; ce n'est que lorsque les Grecs et les Romains ont été chrétiens, qu'ils ont affranchi leurs esclaves. Vous voyez donc que la liberté est elle-même un fruit de la religion de Jésus-Christ. Ainsi, citez-moi donc quelque autre bien que vos philosophes anciens aient faits pour l'humanité.

— Eh bien ! ils ont instruit le peuple ; ils lui apprenaient à être philosophe, car je sais qu'il y avait des écoles en Grèce où on allait les écouter.

— Oui, des écoles où quelques jeunes gens riches et oisifs allaient passer leur temps à discuter sur la métaphysique, mais que la masse du peuple ne fréquentait pas ; je n'ai jamais entendu dire qu'il existât alors un seul lieu où la jeunesse reçût une instruction gratuite ; tandis qu'aujourd'hui, dans la plupart des pays chrétiens, dans les villes comme dans les villages, se trouvent des écoles gratuites de toute espèce pour toutes les classes ; et si l'ouvrier comme le négociant, le domestique comme le maître, le pauvre comme le riche, savent lire et écrire, ou du moins peuvent l'apprendre gratuitement, c'est encore à la civilisation chrétienne qu'ils doivent ce bienfait. Voyons donc, que faisaient vos philosophes anciens pour le bien de l'humanité ?

— Eh bien ! s'ils n'instruisaient pas le peuple, du moins ils l'amusaient ; ils avaient de grands théâtres où on entraît pour rien. C'est ça qui était commode ! Et il y avait là vingt, trente mille hommes dans un cirque ! J'en ai vu un, moi, en passant à Nîmes : au moins le peuple s'amusait alors !

— Savez-vous ce qui se faisait dans les cirques ?

— Et parbleu ! on y jouait la comédie !

— Oui, on y massacrait des hommes pour amuser les empereurs ! on y faisait paraître des gladiateurs qui ne se retiraient du combat que lorsqu'un d'eux tombait mort ; on y jetait des esclaves à la gueule des lions et des tigres, qui les déchiraient à belles dents ; et quand le sang coulait de toutes parts, lorsque les cris de ces malheureux se mêlaient aux hurlements des bêtes féroces, alors le peuple applaudissait...

— Quelle horreur ! interrompit un des ouvriers.

— Oui, reprit le colporteur, voilà les amusements du peuple du temps de vos philosophes ; et si tout cela a cessé, c'est aux lois des empereurs chrétiens que nous le devons. Voyons, que faisaient donc alors vos philosophes anciens pour le bien de l'humanité ?

— Hé ! je ne suis pas obligé de tout savoir ! D'ailleurs, si les philosophes anciens n'ont rien fait, les philosophes modernes ont peut-être bien fait quelque chose. Rien que les œuvres de Voltaire ont plus de cent volumes ; et tous les autres, n'ont-ils rien fait donc ?

— Oh ! pour des livres, j'en conviens, ils en ont passablement écrit ; mais à quoi ont servi leurs livres ? Ont-ils rendu les peuples meilleurs et plus heureux ? les ont-ils corrigés de leurs vices ? Connaissez-vous dans tous vos amis un seul homme qui se soit corrigé du mensonge, de l'ivrognerie, de la débauche, d'après les recommandations de Voltaire ou de quelque autre philosophe ?

— Non.

— Eh bien ! moi, je pourrais vous citer bien des chrétiens qui se sont défaits de ces vices d'après la seule recommandation de Jésus-Christ. Connaissez-vous un seul peuple en Europe, disciple de Platon ou de Rousseau, et qui suive la morale de ces philosophes ?

— Non.

— Ni moi non plus ; mais ce que je sais, c'est qu'il y a dans le monde plus de deux cent millions d'hommes qui se disent disciples de Jésus-Christ, et qui tous, plus ou moins, ressentent l'influence de sa morale. Vous le voyez donc, ce petit livre écrit par les Apôtres a produit plus de bien que les cent gros volumes de Voltaire, et que les milliers de volumes de ses semblables. Mais allons plus loin. Dites-moi, quel est cet édifice dont je vois d'ici le dôme dépasser toutes les autres maisons, au bout de cette rue ?

— C'est l'hospice de la Charité ; je le connais bien, car tous les jeudis j'y vais voir mon père qui est là avec une centaine de vieillards et une masse de petits bambins qui n'ont ni père ni mère.

— Et savez-vous qui a eu la première idée d'établir ces hospices pour recevoir l'enfance et la vieillesse ?

— Non.

— C'est saint Vincent de Paule ; c'est donc à un chrétien que vous devez l'entretien de votre père dans ses vieux jours. Et comment nommez-vous cette grande maison surmontée d'un clocher, là, à gauche ?

— C'est l'hôpital.

— Y êtes-vous jamais allé ?

— J'y ai passé trois mois pour me faire raccommo-
der un bras cassé.

— Eh bien ! c'est depuis que le christianisme a pénétré dans le monde que de tels établissements se sont fondés et multipliés en Europe ; c'est donc encore à des chrétiens que vous devez votre bras raccommo-
dé. Vous voyez donc que s'il y a quelque chose de bon autour de nous, quelque instruction, quelque charité, quelque liberté, c'est, finalement, au christianisme qu'il en faut rendre grâces.

— Tout cela est bel et bon ; mais je vois trop de bêtises dans notre religion pour en être la dupe.

— Et que voyez-vous, je vous prie, dans la Bible, qui vous en éloigne si fort ?

— D'abord, je ne croirai jamais que le bon Dieu descende dans une hostie partout où il plaît à un prêtre de dire la messe.

— Mais la Bible ne dit pas cela.

— Je ne croirai jamais qu'un prêtre puisse me pardonner mes péchés.

— La Bible ne dit pas cela.

— Je ne croirai jamais que le pape soit infailible,

— La Bible ne dit pas cela.

— Je ne croirai jamais que Dieu s'inquiète si je fais gras ou maigre.

— La Bible ne dit pas cela.

— Je ne croirai jamais qu'une messe pour un mort puisse faire aller son âme plus vite en paradis.

— La Bible ne dit pas cela.

— Comment ! la Bible ne dit pas cela ? et c'est là notre religion tout entière ! le pape, la messe, le maigre ; il y a bien encore, par-ci par-là, quelques *Ave Maria*, quelques litanies ; mais je crois que voilà bien à peu près tout.

— Oui, voilà bien à peu près toute la religion de l'Église romaine ; mais la religion de la Bible est bien différente de celle de Rome.

— Ah ça ! je ne vous comprends plus : tout-à-l'heure vous défendiez la religion, maintenant vous l'attaquez.

— Non, je n'attaque pas la religion ; mais je condamne les abus, les inventions humaines, qui dénaturent tellement le christianisme qu'on ne le reconnaît plus. Si vous et beaucoup d'autres vouliez y faire attention, vous verriez bientôt que vous confondez deux choses bien différentes : la religion de Jésus-Christ et des Apôtres avec la religion des papes et des prêtres ; et comme vous trouvez dans celle-ci des choses condamnables, vous condamnez la première. Mais faites une distinction bien simple,

et vous reviendrez bientôt de votre erreur ; laissez là tous vos papes, vos évêques, vos curés, et prenez la Bible, la Parole de Dieu ; examinez-la avec soin, lisez-la avec candeur et bonne foi, et vous verrez vos préventions disparaître, votre foi se fortifier ; vous vous étonnerez un jour d'avoir été assez simple pour vous en rapporter à la parole d'hommes qui, aujourd'hui, vous trompent d'une manière aussi indigne. Oui, n'ayez pour règle de foi que cette Bible ; pour la comprendre, priez votre Dieu, et bientôt, aux quelques preuves que je vous ai données vous verrez s'en joindre une foule d'autres qui résultent des beautés de la Bible, de la pureté de sa morale, de la sagesse de ses dogmes, de la vie de Jésus et des apôtres. Si je ne vous ai pas parlé de ces preuves, c'est que n'ayant pas encore lu ce livre, vous ne pourriez pas me comprendre. Lisez-le donc, et plus tard nous pourrons nous entretenir ensemble.

Et vous, cher lecteur, si vous avez goûté quelques-unes des raisons de notre colporteur ; si vous comprenez quelle est pour vous l'importance d'un livre que Dieu a fait écrire sous la direction du Saint-Esprit, et si vous reconnaissez que vous êtes quelque chose de plus que ces animaux qui naissent, végètent quelques jours et retournent à la poussière ; si, enfin, vous sentez le prix de votre âme immortelle, occupez-vous-en donc ; demandez-vous, que faut-il faire pour être sauvé ? prenez la Bible, et elle vous répondra : « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé. Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique au monde, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.

et vous redonnez à l'humanité de vous élever; laissez à tous
vos pères, vos évêques, vos curés, et prenez la Bible, la
parole de Dieu; examinez-la avec soin, lisez-la avec atten-
tion, et vous serez éclairés; vous serez sages, vous serez
justes, vous serez bons; vous serez sages, vous serez justes,
d'avoir été assez simple pour vous en rapporter à la parole
d'un homme pauvre, aujourd'hui, vous transportez d'une ma-
nière aussi indigne. Oui, n'avez pour règle de foi que cette
Bible; pour la comprendre, lisez, lisez, et bientôt,
aux quelques preuves que je vous ai données vous verrez
s'en joindre une foule d'autres qui résulteront des passages
de la Bible, de la parole de sa parole, de la parole de
ses dogmes, de la vie de Jésus et des apôtres. Si je ne vous
ai pas parlé de ces preuves, c'est que n'étant pas encore
lu ce livre, vous ne pourriez pas me comprendre. Lisez-
le donc, et vous verrez bientôt nous entendrions en-
semble.

Et vous, cher lecteur, si vous avez quelque question
des raisons de notre religion; si vous voulez
prouver est-ce que vous l'impression d'un livre que Dieu a
fait écrire sous la direction du Saint-Esprit, et si vous
reconnaissez que vous êtes quelque chose de plus que
des animaux qui naissent, végètent quelques jours et
retournent à la poussière; si, enfin, vous sentez le prix
de votre âme immortelle, occupez-vous-en donc; de-
mandez-vous, que faut-il faire pour être sauvé? prenez
la Bible, et elle vous répondra : « Crois au Seigneur
Jésus-Christ, et tu seras sauvé. Dieu a tant aimé le
monde, qu'il a donné son fils unique au monde, afin que
quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la
vie éternelle. »

PARIS.

Librairie GRASSART, 3, rue de la Paix, et rue Saint-Arnaud, 4,